**DM2 Résumé du texte de Paul Valéry - L'importance du fait historique n'est-elle pas relative ?**

sujet d'A. Lachaume

Vous résumerez le texte suivant en 200 mots (+/- 10%)

Vous indiquerez le nombre total de mots et noterez une barre oblique tous les 50 mots.

Votre maître, en peu de mots, vous a rendu présent et saisissant le contraste des sentiments de quelques historiens du premier ordre sur les hommes et les événements de la Révolution Française. Il vous a montré que ces connaisseurs de la Terreur s’accordaient entre eux précisément comme Danton s’accordait avec Robespierre, — quoiqu’avec des conséquences moins rigoureuses. Je ne dis pas que les mouvements de l’âme ne soient pas aussi absolus chez les écrivains qu’ils le sont chez ceux qui agissent ; mais c’est qu’en temps normal la guillotine, heureusement, n’est pas à la disposition des historiens.

Je ne vous cacherai point cependant, que si le sens profond des querelles spéculatives et des polémiques même littéraires, était recherché, poursuivi dans les cœurs par une analyse assez acharnée, il n’y a pas de doute que l’on trouverait à la racine de nos opinions et de nos thèses favorites, je ne sais quel principe de décisions implacables, je ne sais quelle obscure et aveugle volonté *d’avoir raison* par extermination de l’adversaire. Les convictions sont naïvement et secrètement meurtrières.

Vous avez donc vu, par le rapprochement de citations et de formules précises, comment de différents esprits, procédant de mêmes données, exerçant leurs vertus critiques et leurs talents d’organisation imaginative sur les mêmes documents, — et d’ailleurs animés, (je l’espère), d’un désir identique de rejoindre le vrai, — toutefois se divisent, s’opposent, se repoussent, à peu près aussi violemment que des factions politiques.

Historiens ou partisans, hommes d’étude, hommes d’action, se font à demi consciemment, à demi inconsciemment, infiniment sensibles à certains faits ou à certains traits, — parfaitement insensibles à d’autres, qui gênent ou ruinent leurs thèses ; et ni le degré de culture de ces esprits, ni la solidité ou la plénitude de leur savoir, ni même leur loyauté, ni leur profondeur, ne semblent avoir la moindre influence sur ce qu’on peut nommer leur *puissance de dissentiment historique.* [...] Chaque historien de l’époque tragique nous tend une tête coupée qui est l’objet de ses préférences.

Quoi de plus remarquable que de tels désaccords persistent, en dépit de la quantité et de la qualité du travail dépensé sur les mêmes vestiges du passé ; et que même ils s’accusent, et que les esprits s’endurcissent de plus en plus, et se séparent les uns des autres par ce même travail qui les devrait conduire au même jugement ? [...]

Il est cependant des points dont tout le monde convient. Il est dans chaque livre d’histoire certaines propositions sur quoi les acteurs, les témoins, les historiens et les partis s’accordent. Ce sont des coups heureux, de véritables *accidents ;* et c’est l’ensemble de ces accidents, de ces exceptions remarquables, qui constitue la partie incontestable de la connaissance du passé. Ces accidents d’accord, ces coïncidences de consentements définissent les « faits historiques », mais ils ne les définissent pas entièrement.

Tout le monde consent que Louis XIV soit mort en 1715. Mais il s’est passé en 1715 une infinité d’autres choses observables, qu’il faudrait une infinité de mots, de livres, et même de bibliothèques pour conserver à l’état écrit. Il faut donc *choisir*, c’est-à-dire convenir non seulement de *l’existence*, mais encore de *l’importance* du fait ; et cette convention est capitale. La convention d’existence signifiait que les hommes ne peuvent croire que ce qui leur paraît le moins affecté d’humanité, et qu’ils considèrent leur accord comme assez improbable pour éliminer leurs personnalités, leurs instincts, leurs intérêts, leur vision singulière, — sources d’erreur et puissances de falsification. Mais puisque nous ne pouvons tout retenir, et qu’il faut se tirer de l’infini des faits par un jugement de leur utilité ultérieure relative, cette décision sur l’importance introduit de nouveau, et inévitablement, dans l’œuvre historique, cela même que nous venions de chercher à éliminer. Comme diraient vos camarades de Philosophie, l’importance est toute subjective. L’importance est à notre discrétion, comme l’est la valeur des témoignages. On peut raisonnablement penser que la découverte des propriétés du *Quinquina* est plus *importante* que tel traité conclu vers la même époque ; et, en effet, en 1932, les conséquences de cet instrument diplomatique peuvent être totalement perdues et comme diffuses dans le chaos des événements, tandis que la fièvre est toujours reconnaissable, que les régions paludéennes du globe sont de plus en plus visitées ou exploitées, et que la quinine fut peut-être indispensable à la prospection et à l’occupation de toute la terre, qui est, *à mes yeux*, le fait dominant de notre siècle. [...]

Oserai-je vous parler de la *Chronologie*, jadis reine cruelle des examens ? Oserai-je troubler votre jeune notion de la causalité, vous rappeler le vieux sophisme : *Post hoc, ergo propter hoc* [après cela donc à cause de cela] qui joue un beau rôle en histoire ? Vais-je vous dire que la suite des millésimes a la grande et restreinte valeur de l’ordre alphabétique, et que d’ailleurs la succession des événements ou leur simultanéité n’ont de sens que dans chaque cas particulier, et dans les enceintes où ces événements puissent, *au regard de quelqu’un*, agir ou retentir les uns sur les autres ? J’aurais peur d’étonner et de choquer si j’insinuais devant vous qu’un Micromégas, qui vagabonderait au hasard dans le Temps, et qui, de l’antique Alexandrie, prise au moment de son grand éclat, tomberait dans un village africain ou dans tel hameau de la France actuelle, devrait nécessairement supposer que la brillante capitale des Ptolomées est de trois ou quatre mille ans *postérieure* à l’agglomération de cases ou de masures dont les habitants sont nos contemporains.

Toutes ces conventions sont inévitables. Je ne critique que la négligence qui ne les rend pas explicites, conscientes, sensibles à l’esprit.

Je regrette que l’on n’ait pas fait pour l’histoire ce que les sciences exactes ont fait sur elles-mêmes, quand elles ont révisé leurs fondements, recherché avec le plus grand soin leurs axiomes, numéroté leurs postulats.

C’est peut-être que l’Histoire est surtout *Muse*, et qu’on préfère qu’elle le soit. Dès lors, je n’ai plus rien à dire… J’honore les Muses.

C’est aussi que le *Passé* est chose toute mentale. Il n’est qu’images et croyance. Remarquez que nous usons d’une sorte de procédé contradictoire pour nous former les diverses figures des différentes époques : d’une part, nous avons besoin de la liberté de notre faculté de feindre, de vivre d’autres vies que la nôtre ; d’autre part, il faut bien que nous gênions cette liberté pour tenir compte des documents, et nous nous contraignons à ordonner, à organiser *ce qui fut* au moyen de nos forces et de nos formes de pensée et d’attention, qui sont choses *essentiellement actuelles*.

Observez ceci sur vous-mêmes : Toutes les fois que l’histoire vous saisit, que vous pensez historiquement, que vous vous laissez séduire à revivre l’aventure humaine de quelque époque révolue, l’intérêt que vous y prenez est tout soutenu du sentiment que les choses eussent pu être tout autres, tourner tout autrement. À chaque instant, vous supposez un autre *instant-suivant* que celui qui suivit : à chaque présent imaginaire où vous vous placez, vous concevez un autre avenir que celui qui s’est réalisé.

« *Si Robespierre l’eût emporté ? — Si Grouchy fût arrivé à temps sur le terrain de Waterloo ? — Si Napoléon avait eu la marine de Louis XVI et quelque Suffren*… » *Si*… Toujours *Si*.

Cette petite conjonction *Si* est pleine de sens. En elle réside peut-être le secret de la plus intime liaison de notre vie avec l’histoire. Elle communique à l’étude du passé l’anxiété et les ressorts d’attente qui nous définissent le présent. Elle donne à l’histoire les puissances des romans et des contes. Elle nous fait participer à ce suspens devant l’incertain, en quoi consiste la grande sensation des grandes vies, celle des nations pendant la bataille où leur destin est en jeu, celle des ambitieux à l’heure où ils voient que l’heure suivante sera celle de la couronne ou de l’échafaud, celle de l’artiste qui va dévoiler son marbre ou donner l’ordre d’ôter les cintres et les étais qui soutiennent encore son édifice…

Si l’on abstrait de l’histoire cet élément de temps vivant, on trouve que sa substance même, l’histoire… *pure*, celle qui ne serait composée que de *faits*, de ces faits incontestés dont j’ai parlé, — serait tout insignifiante, — car les faits, par eux-mêmes, n’ont pas de signification. On vous dit quelquefois : *Ceci est un fait*. *Inclinez-vous devant le fait*. C’est dire : *Croyez*. Croyez, car l’homme ici n’est pas intervenu, et ce sont les choses mêmes qui parlent. *C’est un fait.*

Oui. Mais que faire d’un *fait ?* Rien ne ressemble plus qu’un fait aux oracles de la Pythie, ou bien à ces rêves royaux que les Joseph et les Daniel, dans la Bible, expliquent aux monarques épouvantés. En histoire, comme en toute matière, ce qui est positif est ambigu. Ce qui est réel se prête à une infinité d’interprétations.

C’est pourquoi un de Maistre et un Michelet sont également possibles ; et c’est pourquoi, peut-être, quand ils spéculent sur le passé, ils s’assimilent à des oracles, à des devins, à des prophètes, dont ils épousent l’envergure et empruntent la sublimité de langage ; cependant qu’ils confèrent à *ce qui fut*, toute la vivante profondeur qui n’appartient véritablement qu’à l’avenir.

Ainsi revoir et prévoir, ressaisir dans le passé et pressentir, se ressemblent fort en nous-mêmes, qui ne pouvons qu’osciller entre des images, et de qui l’éternel présent est comme un battement entre des hypothèses symétriques, l’une qui nous suppose le passé, l’autre qui nous propose un avenir.

Vous que j’aperçois devant moi, chers jeunes gens, vous me faites également songer à des temps que je ne verrai pas comme à des temps que je ne verrai plus. Je vous vois, et je me revois, à votre âge, et je suis tenté de prévoir.

Je vous ai tenu trop longuement des propos, sur l’histoire, et j’allais oublier de vous dire l’essentiel, et le voici : c’est que la meilleure méthode pour se faire une idée de la valeur et de l’usage de l’histoire, — la meilleure manière d’apprendre à la lire et à s’en servir, — consiste à prendre pour type de la connaissance des événements accomplis, son expérience propre, et à puiser dans le présent le modèle de notre curiosité du passé. Ce que nous avons vu de nos yeux, ce que nous avons éprouvé en personne, ce que nous fûmes, ce que nous fimes, — voilà qui doit nous fournir le questionnaire, déduit de notre propre vie, que nous proposerons ensuite à l’histoire de remplir, et auquel elle devra s’efforcer de répondre quand nous l’interrogerons sur les temps que nous n’avons pas vécus. *Comment pouvait-on vivre à telle époque ?* Voilà, au fond, toute la question. Toutes les abstractions et notions que vous trouvez dans les livres sont vaines, si l’on ne vous donne le moyen de les retrouver à partir de l’individu.

Paul Valéry, "Le fait historique", Discours prononcé à l’occasion de la distribution solennelle des prix du Lycée Janson-de-Sailly, le 13 juillet 1932, publié dans *Variétés*, IV.